

L'AURÉOLE

Conte satanique

Pour les incurables naïfs

Oui, c'est vrai, ce matin-là, tout allait mal.

D'abord, il n'aimait pas, mais pas du tout, quand le radio-réveil l'arrachait à ses rêves, surtout s'il était avec Hélène en train de jouer à saute-mouton dans les nuages.

Ensuite, il avait renversé le café sur le pain, et s'était brûlé les doigts en essayant de récupérer ce qui était récupérable. Comme rien ne l'était, il avait dû se contenter de biscottes. Or, il détestait les biscottes qui se cassent en mille morceaux quand on veut étaler du beurre dessus. Et puis, elles n'ont aucun goût ; quand on les trempe dans le café, ça ressemble à de la langue de veau qui aurait mariné pendant quarante huit heures dans de l'eau minérale. Enfin, c'était ce qu'il disait...

De plus, et peut-être surtout, il avait une de ces gueules de bois, avec un régiment de parachutistes qui défilaient dans son crâne en lui martelant les tempes. Il faut dire que la veille, il avait enterré la vie de garçon de son meilleur copain. Alors... Oui, mais maintenant, il fallait récupérer avant de se présenter au boulot. D'autant plus que le Perroquet (c'était son chef de service qui avait gagné ce pseudo en terminant invariablement ses diatribes par un « O.K. ? » plus proche du jappement de caniche que du hurlement de marine états-uniens), d'autant plus, donc, que le Perroquet l'avait convoqué à neuf heures pile dans son bureau, « O.K. ? », et cela ne présageait rien de bon.

Donc, tout allait mal, ce matin-là.

C'est pourquoi il ne s'étonna pas outre mesure quand, jetant un rapide coup d'œil dans la glace accrochée au-dessus du lavabo, il discerna juste derrière le sommet de son crâne une sorte de cercle plus ou moins lumineux. Sans doute, une migraine ophtalmique consécutive à ses excès de la veille... Il pensa qu'une bonne douche lui ferait du bien. Et elle lui fit du bien.

Aussi commença-t-il à s'inquiéter lorsqu'il constata que le halo était toujours là, survolant sa tête, la suivant dans ses moindres déplacements. Il voulut l'attraper, mais ses mains passèrent à travers le cercle sans rien sentir. Il haussa les épaules, et alla s'habiller, bien décidé à oublier cette apparition saugrenue.

L'attitude des passants, lorsqu'il se retrouva dans la rue, lui fit comprendre qu'il ne s'agissait nullement, comme il l'avait pensé et espéré, de quelque vision fantastique provoquée par les doses excessives de whisky qui devaient encore circuler dans son corps. Tout le monde se retournait sur son passage, et il entendait comme une rumeur serpentant derrière lui. Ce fut pire quand il pénétra dans le bus 22 qu'il empruntait habituellement pour se rendre à son bureau : tous les voyageurs étaient aimantés vers lui, le dévisageant sans vergogne, la bouche béante et les yeux écarquillés. Le silence ne fut rompu que par le cri admiratif d'un enfant : « Dis, maman, c'est joli, ce qu'il a le monsieur ! Moi aussi, j'en veux un comme ça ! » Et comme sa mère essayait de le faire taire, il se mit à hurler, en réclamant « le cerceau du monsieur. » Elle dut, pour le faire descendre à l'arrêt suivant, l'arracher à la barre du bus à laquelle il se cramponnait avec l'énergie de la plus sincère détresse.

Le calme était enfin revenu. Mais il put constater que la stupéfaction des voyageurs ne s'était nullement amoindrie : tous les regards, exception faite de celui du conducteur, fort heureusement ! étaient braqués sur lui, ou plutôt sur le sommet de sa tête. Il essaya de prendre un air indifférent en feignant de s'intéresser au décor qui défilait sous ses yeux. Peine perdue : les autres ne le lâchaient pas. Il décida donc, pour leur échapper, de descendre dès qu'il le pourrait et de terminer son trajet à pied. Était-ce la solution ? Il put en douter quand il constata qu'à son passage tout se pétrifiait et devenait silencieux ; seuls, les crissements des freins et les chocs sourds des tôles qui se froissaient prouvaient que le monde était encore vivant.

Aussi poussa-t-il un énorme ouf de soulagement quand il franchit le portail monumental de la banque Collings and Co où il exerçait depuis bientôt trois ans la difficile fonction de contrôleur, fonction qui consistait à vérifier le travail de ses collègues et à en rendre compte au Perroquet. Inutile de préciser que sa popularité dans le service était proche de zéro...

Le premier qu'il rencontra dans le couloir menant à son bureau laissa tomber la pile de dossiers qu'il transportait. Ce fut une belle pagaille ! Accroupi, il essayait de ramasser les feuilles répandues sur la moquette sans le quitter des yeux. Attirées par le bruit, des têtes jaillissaient, des portes claquaient et les voix stridentes de quelques secrétaires psalmodiaient des « Ooooh ! » qui eurent pour effet de faire apparaître le redoutable Perroquet. Rendu furieux par cette cohue grouillante qui ne lui prêtait aucune attention mais paraissait uniquement s'intéresser à quelque chose ou à quelqu'un qu'il ne réussissait pas à distinguer, il grognonnait à qui mieux mieux : « Mèkèskecè ? Mèkèskecè ? ».

Quand enfin il aperçut l'auréole qui ornait le sinciput de son subordonné, après une minute d'intense stupéfaction, qui se traduisit par l'arrondissement de sa bouche, de ses yeux et peut-être même de ses oreilles, il réussit à émettre un hurlement qui n'avait presque plus rien d'humain : « Bernier ! Vous vous croyez drôle ? Dans mon bureau, médiatement ! Sinon,... ! O.K. ? » Et sa porte, lancée à toute volée, ébranla le bâtiment centenaire, jusqu'au bureau de monsieur le Directeur. Alors, les commentaires des chers collègues commencèrent à fuser : « Eh bien ! mon pauvre Bernier ! Ça va être ta fête ! » - « Enfin, Bernier, qu'est-ce qui t'a pris de faire le guignol ? Tu le connais pourtant, le Perroquet ! » - « Oh, monsieur Bernier ! On sera tous avec vous, vous savez ! Mais où donc avez-vous acheté ce machin ? C'est rigolo ! »

Sans répondre, il tourna les talons et, posément, écartant les curieux qui se pressaient sur son passage, il sortit de la banque Collings and Co, bien décidé à ne jamais y remettre les pieds. Peut-on dater ce qu'on peut appeler sa « conversion » de cet instant ? Certainement pas. Certes, la brisure était apparue, mais sa vie était encore intacte ; il allait falloir encore d'autres chocs, et non des moindres, pour bouleverser ce qui avait été son existence de petit employé modèle qui ne posait aucun problème à son entourage, et qui ne se posait aucune question sur le bien-fondé des choses d'ici-bas, et d'ailleurs.

Tout de suite, il pensa à Hélène. Il avait besoin d'être réconforté. Et puis, elle allait lui dire ce qu'il devait faire. Hélène, c'était son rocher ; elle avait toujours su, d'une phrase ou d'un sourire, le remettre sur les rails quand ça allait mal. Et cette fois, ça allait vraiment mal ! Il hâta le pas, en vérifiant parfois dans les vitrines si cette foutue auréole était toujours là. Hélas ! elle était toujours là...

Quand il pressa le bouton du dictaphone, son cœur en était à 10 000 tours/minutes. Mais quand il entendit le « oui ? » clair et guilleret de sa bien-aimée, tout se calma, et c'est rempli d'espérance qu'il grimpa l'escalier quatre à quatre.

« Entre ! La porte est ouverte ! Je suis dans la cuisine, j'en ai pour une minute. Installe-toi. J'arrive ! »

Et elle arriva. Et elle s'immobilisa à trois pas. Et ses yeux, et sa bouche, et peut-être même ses oreilles à elle aussi, s'arrondirent. Elle déglutit péniblement, et réussit à demander d'une voix tremblante : « Mais...qu'est-ce que c'est que ça ? ». Il essaya l'air assuré de celui qui apporte un cadeau insolite : « Cccc'est une auréole. » Et il se carra dans le fauteuil Voltaire en comprenant que ce ne serait pas aussi simple qu'il l'avait espéré. Elle poursuivit avec la question inévitable : « Et qu'est-ce qu'elle fait là, au-dessus de ta tête ? » Sa réponse, à lui, fut aussi imparable : « Je n'en sais rien. » Alors, elle s'efforça de rire, débitant sur différents tons l'antienne qu'il connaissait par cœur : « Oh ! mon pauvre Julien ! Tu me feras mourir de rire ! » Mais cela sonnait faux, elle le sentit et tenta un registre plus grave : « Bien. Maintenant, tu vas te débarrasser vite fait, bien fait,

de cette horreur. Quand je pense que tu es venu ici avec ce truc ridicule ! J'espère que mes voisins ne t'ont pas vu ! ... Allez, Julien, arrête de faire l'imbécile, et enlève moi ça immédiatement ! »

C'est à ce moment-là qu'il pressentit que sa vie allait vraiment basculer. Il regarda son amour, la belle Hélène, droit dans les yeux, et s'efforça de prononcer le plus distinctement possible (car une boule grossissait au fond de sa gorge) : « Mais je ne peux pas ! ». Il ne la reconnut pas : elle devenait insensiblement la virago qui se dissimulait derrière son apparence de petite fille sage. « Quoi ! Tu ne vas pas me dire que tu resteras toujours avec cette chose immonde autour de ton crâne de crétin invétéré ! Tu me vois sortir en boîte avec un clown de ton espèce ? Alors, de deux choses l'une : ou tu arrêtes ta petite plaisanterie, ou tu dégages ! Compris ? » Il essaya quand même une vague protestation : « Puisque que je dis que je ne ... » Mais il avait compris. Il se leva, s'inclina lentement, et sortit en refermant la porte sur ses illusions et sur ses chimères.

Il lui restait Tony, son ami de toujours, celui qui l'avait toujours compris, celui que toujours il comprenait. Justement, ils devaient dîner ensemble, le soir même. Enfin, ensemble, cela voulait dire avec Hélène. Mais Hélène... Il décida de revenir chez lui afin d'attendre l'heure qu'ils s'étaient fixée. Toutes ses tentatives pour faire disparaître, ou pour dissimuler l'auréole s'avèrent inutiles : elle faisait un avec lui, définitivement semblait-il. Cette pensée le plongea dans une profonde mélancolie. Il s'étendit sur le canapé pour réfléchir : plus question de revenir chez Collings and Co,... mis à la porte par Hélène,... la vie ne s'avérait pas particulièrement drôle ! Et tout ça, à cause de cette couronne qui ne le quittait pas ! Où donc avait-il chopé cette cochonnerie ? Qui avait pu lui jouer ce tour ? Mais il se calma peu à peu : il trouverait bien, avec l'aide de Tony bien sûr, une solution...

Quand il se réveilla, il constata que l'heure du rendez-vous était largement dépassée. Un coup de peigne à la va-vite... Ah ! elle est toujours là, celle-là !... Déboulé l'escalier... La rue... Courir comme aux Jeux Olympiques... Il commençait à s'habituer aux regards effarés des passants... Mais le plus important, c'était d'arriver avant que Tony, excédé par l'attente, ne se soit décidé à se rendre seul au restaurant. Quel restaurant ? Justement, il l'ignorait... Son souffle lui faisait mal... Il fallait tenir... Bientôt, il arriverait... Encore une rue, et... Oui ! Il aperçut au loin la silhouette de son ami qui faisait nerveusement les cent pas devant l'entrée de son immeuble. Lui aussi l'aperçut, et se précipita à sa rencontre en hurlant : « Tu ne te fous pas de moi ? Tu as vu l'heure ! Et Hélène, où elle est Hélène... ». À la lumière d'un lampadaire, il venait de discerner l'auréole. Il ne posa aucune question, mais partit dans un rire tonitruant qui semblait ne devoir jamais s'arrêter. Face à lui, Julien, excédé, affectait un air dégagé - ce qui, naturellement, amplifiait l'hilarité de son ami. Quand, enfin, celui-ci réussit à se calmer et à pouvoir émettre des sons compréhensibles, il lança la phrase fatidique : « Mais, bon sang ! , qu'est-ce que c'est que

ça ? »

« Une auréole. Ça se voit, non ? »

« Une auréo... L'Église aurait-elle enfin reconnu tes immenses mérites ? Aurait-elle décidé, Dieu soit loué ! , de faire de toi un saint ? Alléluia ! Je sens que je vais redevenir croyant ! »

« Te fiche pas de moi ! Je suis bien assez embêté comme ça ! »

« Ne me dis pas que c'est une véritable auréole, comme on voit dans les tableaux de Giotto ! »

« Hélas, si ! Et je ne peux pas m'en débarrasser ! »

La deuxième crise de fou rire fut encore plus violente. Julien la trouva interminable, mais il devenait patient, et attendit la fin sans manifester le moindre agacement. Cependant, quand il réussit à caser : « Tiens-toi bien ! À cause de cette saloperie, je me suis fait virer de mon boulot ! », les hoquets commencèrent à s'espacer. Ils cessèrent complètement lorsqu'il annonça d'un air piteux : « Et puis, Hélène m'a lourdé ! » Tony, le cher Tony, le bon copain de toujours laissa paraître la plus sincère indignation : « Quoi ! Elle a osé, cette grognasse ? Attends... Reste là. Je vais aller te la chercher, et je vais te la ramener par la tignasse ! Non mais ! ... ». Julien essaya une faible protestation : « Tu ne crois pas qu'il serait préférable d'at... ». Mais l'autre, un étrange feu follet au fond des yeux, assura : « T'inquiète ! Tu sais qu'on s'entend bien, Hélène et moi ! Je vais arranger ça ! Attends moi là. Je suis de retour avec ta chérie dans un quart d'heure. »

Deux heures après, le pauvre auréolé, trempé jusqu'à l'os, (eh oui ! parce qu'en plus, il pleuvait !) se résolut à regagner son domicile. Le lendemain, au téléphone, il apprit que son ami, qui avait vraiment « arrangé ça » comme il disait, filait le parfait amour avec Hélène. C'était donc ça, la lueur au fond des yeux !

Écœuré, Julien décida, en désespoir de cause, de se tourner vers la religion : les histoires d'auréoles, ça devait bien être le truc des curés, non ? Oui, mais ce n'était pas si facile d'en trouver un, de curé ! D'abord, ils n'étaient plus très nombreux ; et puis, ils se terraient au fond de leur église, prenant comme prétexte le surcroît des tâches administratives pour éviter de rencontrer leurs ouailles qui, il faut bien l'avouer, les déconcertaient avec des problèmes qu'ils étaient incapables de résoudre, comme l'orientation du petit ou la pilule de la grande.

Enfin, un jour, il réussit à découvrir un de ces curés comme on n'en fait plus, sauf chez les intégristes, tout ratatiné dans sa soutane râpée, et qui accepta de l'entendre, en jetant un regard intrigué sur l'auréole. Il lui raconta de A à Z son histoire, et finit par lui demander ce qu'il devait faire pour se débarrasser de cette « chose » encombrante qui était en train de démolir sa vie. Après avoir dégluti sa salive, preuve de son embarras, et voilé son regard, signe de profonde

méditation, le brave prêtre se lança dans un mini sermon dont il avait le secret : en effet, un demi-siècle de sacerdoce lui avait permis de peaufiner quelques thèmes généraux qu'il savait adapter au pénitent qui se trouvait devant lui.

« Mon fils, commença-t-il d'une voix sourde, vous devez savoir que les voies du Seigneur sont impénétrables... »

Ainsi entamait-il toujours ses déclarations lorsqu'il était perplexe ; et perplexe, cette fois, certes, il l'était, car il ne se trouvait pas en présence de quelque folle qui, à l'instar de Thérèse d'Avila, venait de voir le Christ « dans toute son humanité », mais d'un pauvre garçon effondré à cause de ce halo bien visible au-dessus de sa tête. Après s'être accordé une dizaine de secondes de silence, il poursuivit :

« Peut-être a-t-il voulu vous mettre à l'épreuve... »

Nouveau silence pendant lequel il cherchait fébrilement ce qu'il allait bien pouvoir lui dire, à cet énergumène.

« Peut-être désire-t-il vous marquer du Signe de l'Agneau qui, et je vous renvoie à l'Apocalypse chapitre 22, verset 13, qui est "l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier, le commencement et la fin." »

Devant l'air égaré de Julien, il comprit qu'il était inutile d'aller plus loin dans le genre recherche théologique.

« Bon... Je vous le dis tout net : si vous avez voulu tourner l'Église en ridicule, vous vous êtes trompé, mon jeune ami ! Les sanctifications bidons, on connaît ! Allez vous débarrasser de votre machin, et repentez-vous ! »

Il se dirigea d'un pas vif vers la sacristie, claqua la porte en s'épongeant le front, et en pensant qu'il ne s'était pas trop mal sorti de cette histoire de fou.

Julien était consterné : le Ciel lui-même l'abandonnait. Que lui restait-il ? Ou plutôt qui lui restait-il ? Tout le monde le rejetait ! Le suicide lui parut la seule solution.

Lorsqu'il se retrouva sur le parvis, il s'entendit interpeller :

« Frère ! Frère ! Attendez-nous ! Écoutez-nous ! »

Il se retourna. Une dizaine de saintes femmes pâchées le contemplaient, les mains jointes et le regard rivé sur son auréole. L'une d'elle, plus hardie, prit la parole, en baissant humblement les yeux :

« Frère, nous nous trouvions dans l'église lorsque vous vous entreteniez avec le curé. Nous n'écoutions pas, Dieu nous en garde ! , mais nous entendions. Et nous avons été outrées par

les réponses qu'il vous a faites. Ce prêtre est un réactionnaire transi qui ne croit pas aux miracles ! Mais nous, nous savons que Dieu vous a désigné en vous dotant de cette... »

Et elle désignait l'auréole qui, étrangement, se mit à clignoter comme les enseignes des baraques de foire. Les saintes femmes, extasiées, tombèrent à genoux devant Julien, et entonnèrent un : « Plus près de toi, mon Dieu » de belle facture. Confus, ne sachant plus que faire, il regardait de tous côtés pour s'assurer qu'aucun passant n'était témoin de cette scène ridicule. L'idée lui vint de s'enfuir loin de ce troupeau de folles, mais elles l'enserraient si bien qu'il aurait fallu les enjamber pour pouvoir s'échapper. Et puis, il était tellement déprimé par ce qu'il venait de vivre qu'il se sentait incapable de fournir le moindre effort...

Ses adoratrices, ayant terminé leur chant d'action de grâce, s'étaient relevées, mais elles l'entouraient toujours étroitement en continuant à le boire des yeux. Celle qui s'était adressée à lui, et qui semblait exercer une certaine influence sur les autres, reprit :

« Nous appartenons, Frère, à un mouvement religieux libre de toute attache avec l'Église officielle : " Les Brebis du Seigneur". Nous nous reconnaissons comme Frères et Sœurs dans le Christ. Veux-tu venir avec nous auprès de notre Berger ? Je suis certaine que lui, inspiré par l'Esprit Saint, saura t'honorer comme il se doit, comme un envoyé du Seigneur. Alléluia ! »

Pressé de toutes parts, porté presque en triomphe par une cohorte de femmes en ravissement, Julien s'abandonna. Et sa vie prit un nouveau cours que jamais il n'aurait pu prévoir. Encensé, vénéré, adoré, exalté, déifié, idolâtré, il trouva, six mois durant, cette existence assez jubilatoire. On venait de loin pour le contempler, lui, et surtout son auréole ; la télévision elle-même le sollicita pour l'émission : « Le jour du Seigneur ». Bien sûr, il commit quelques miracles qui accrurent considérablement sa renommée de thaumaturge : il améliora de façon sensible la vue de deux sourds, ainsi que l'audition de deux aveugles. Seul, un paralysé refusa de se lever, prétextant que la position allongée était beaucoup moins fatigante – et il n'avait pas tort.

Mais la vie d'un saint est un peu monotone : toujours les mêmes prières, toujours les mêmes chants de grâce, toujours les mêmes transports extatiques ! Et puis, il s'aperçut que certaines saintes femmes sollicitaient de très nombreux entretiens en vue d'un accompagnement spirituel ; il remarqua que leur regard avait une intensité inquiétante quand elles le considéraient ; il constata qu'elles faisaient en sorte de le frôler de leur mantille lorsqu'elles étaient seules avec lui. Il en conclut qu'elles désiraient vivement suivre l'exemple de la Vierge Marie, mais sans l'intervention du Saint Esprit. Il en fut troublé, quelque peu scandalisé, car il était toujours d'un indémodable romantisme et restait fidèle à son Hélène. Pour toutes ces raisons, et pour d'autres qu'il ne s'expliquait pas encore, il décida de s'esquiver furtivement afin de fuir ces lieux saints et, surtout, les folles charismatiques.

Il se retrouva dans ce que l'Église appelle « le monde » comme s'il l'avait quitté des

années auparavant : tout était neuf pour lui, tout le tentait. Et son esprit, qui hibernait, anesthésié par six mois de patenôtres et d'adorations, se remit en mouvement. Il réfléchit sur sa condition, et après quelques regrettables tergiversations, il en arriva à penser qu'ayant été sacré saint par cette fichue auréole, il n'avait plus à se préoccuper d'avoir une vie irréprochable : un saint, conclut-t-il, assez logiquement du reste, c'est quelqu'un qui a le droit de se conduire comme il le veut.

Et il s'empressa de mettre ce principe en pratique. On le vit alors dans les mauvais lieux de la capitale, en compagnie de personnes peut-être fort agréables, mais peu recommandables. Il s'appliqua à la connaissance de tous les vices, y compris ceux qui sont tolérés par la société, comme regarder tous les soirs à la télé l'émission « Questions pour un champion », ou assister, muni d'une banderole et d'une trompette, à un match de foot. Mais bien vite, il s'ennuya, là encore, et il comprit que le libertinage était aussi lassant que la vertu.

« Mais que faire en ce bas monde ? Je n'ai plus rien, ni travail, ni copain, ni surtout Héléna ! Ah ! Si je tenais celui qui m'a joué le sale tour de me coller cette auréole, je... Mais bien sûr,... ça ne peut être que Lui, là-haut, le Grand Barbu ! Il faut que j'aie le trouver, Celui-là ! Et je vais Lui expliquer ma façon de voir ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il se tira très correctement un coup de revolver dans la tempe gauche (car il était gaucher), qui l'expédia sur-le-champ dans ce que nous avons l'habitude d'appeler : l'autre monde.

Où il se retrouva en présence d'un Être à barbe blanche qui lui souriait avec bienveillance. Impressionné, il sentit fondre son exaspération devant tant de bonté, et il s'agenouilla précipitamment pour balbutier :

« Seigneur ! S'il Te plait (il savait que depuis Vatican 2 on devait tutoyer Dieu), délivre-moi de ce fardeau ! Reprends cette auréole qui a fait le malheur de ma vie ! Tu me l'as peut-être donnée dans une bonne intention, je ne le nie pas ; mais si Tu savais... Oh, pardon ! C'est vrai que Tu sais tout ! ... Alors, Tu sais ce qu'elle m'a fait, et ce qu'elle m'a entraîné à faire ! ... Toi seul peut m'en défaire, Toi qui est Un en Trois, et Trois en Un ! »

« Jeune homme, je crois que vous vous êtes égaré ! Vous me prenez pour ce que je ne suis pas : je ne suis pas l'Un, je suis l'Autre ! »

« L'Autre ! ... Vous voulez dire le Dia... ? »

« Eh oui ! Le Diable, Satan, Lucifer, Belzébuth, comme tu préfères. Cependant ici, on me nomme : l'Autre, pour me distinguer de l'Un, sans doute ! »

« Mais,... vous ne vous ressemblez pas ! Vous, le Diable, vous avez des cornes, des pattes fourchues et une queue ! » (Il est important de constater que s'il tutoyait Dieu, il vouvoyait le Diable, Vatican 2 n'ayant rien dit à ce propos.)

« Des cornes ! Des pattes ! Une queue ! (et un rire qu'on peut qualifier d'homérique retentit dans les cieux.) Ce sont les hommes, ces incurables naïfs, pour ne pas dire ces pauvres imbéciles, qui me représentent ainsi. En vérité, je te le dis, j'apparais sous tous les aspects que je désire : j'ai été Gengis Khan, Cortès, Napoléon, Hitler, Staline, Mao Zedong, Amin Dada, que sais-je encore ? En ce moment, j'hésite entre Ben Laden et Bush... Mais pour toi, sachant que tu voulais t'adresser à l'Un, je me suis fais à sa ressemblance. »

« Ce n'est quand même pas vous qui m'avez doté de cette auréole ! »

« Eh, si ! C'est moi ! »

« Mais... pourquoi ? »

« C'était la seule façon de te faire tomber dans le vice, et donc de te damner ! Maintenant, tu es à moi ! »

« Ce n'est pas possible ! Vous n'avez pas ce pouvoir ! »

« Je l'ai, pauvre petit saint ! À propos, as-tu remarqué qu'à une lettre près, Saint ressemble fort à Satan ? ... Allez ! Assez discutailé ! Suis-moi, je le veux ! Mais auparavant, donne-moi ton auréole. Il faut que la rende à l'Un. »

« Quoi ! ... C'est L'Un qui vous a prêté l'auréole, à vous, l'Autre ! Et tout ça pour me damner ! »

« Eh oui ! Que veux-tu ! Il faut bien se rendre quelques services, entre collègues ! »